

DE LA STRUCTURE COMME IMMIXTION D'UNE ALTÉRITÉ PRÉALABLE À UN SUJET QUELCONQUE

Conférence à Baltimore, 1966

D'après [Jacques Lacan](#)

L'École de la Cause freudienne | [« La Cause du Désir »](#)

2016/3 N° 94 | pages 7 à 17

ISSN 2258-8051

ISBN 9782905040978

DOI 10.3917/lcdd.094.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2016-3-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

D'après Jacques Lacan

DE LA STRUCTURE COMME IMMIXTION D'UNE ALTÉRITÉ PRÉALABLE À UN SUJET QUELCONQUE

Conférence à Baltimore, 1966

Ce n'est pas sans réticence que je laisse publier ce texte, dont l'original est en anglais. Ses éditeurs font remarquer que, l'auteur s'étant exprimé tantôt en anglais, tantôt en français, tantôt dans un mélange des deux, ils ont été obligés de présenter une transcription corrigée de ses propos, voire de les paraphraser. La retraduction en français ne peut que donner un résultat incertain. C'est pourquoi il ne s'agit que d'un d'après Lacan. — JAM

Parler anglais

Quelqu'un a passé un certain temps cet après-midi à essayer de me convaincre que mon mauvais accent serait sûrement peu agréable à un public anglophone, et qu'intervenir en anglais mettrait en danger ce que l'on pourrait appeler la transmission de mon message. À la vérité, c'est pour moi un cas de conscience, car ne pas parler anglais ici irait à l'encontre de la conception du message qui est mienne – du message tel que je vais vous l'expliquer ici, du message, disons, linguistique.

Le message

Il y a beaucoup de gens qui, de nos jours, parlent à tout propos de messages. L'hormone à l'intérieur de l'organisme est un message. Un faisceau de lumière utilisé pour guider un avion, ou émis par un satellite, est un message. Et ainsi de suite. Mais, dans le langage, le message est totalement différent. Le message, notre message, provient de l'Autre, par quoi j'entends « du lieu de l'Autre ». Il ne s'agit certainement pas de l'autre ordinaire, l'autre avec un petit *a*, et c'est pourquoi j'ai attribué un *A* majuscule à cet Autre dont je vous parle à présent. Étant donné qu'en l'occurrence, ici à Baltimore, il semblerait que l'Autre soit naturellement anglophone, je me ferais vraiment violence en parlant français.

Parler français

Cependant, la question soulevée par cette personne selon laquelle il serait sans doute difficile, et même un peu ridicule de ma part, de parler en anglais, garde toute son importance comme argument. Je sais aussi qu'il y a dans l'auditoire de nombreux francophones qui ne comprennent pas du tout l'anglais, et eux, mon choix de parler anglais les mettrait complètement à l'abri. Mais je ne souhaite peut-être pas qu'ils se sentent à ce point en sécurité, et c'est pourquoi je m'exprimerai aussi un peu en français.

Avertissement

Tout d'abord, permettez-moi de commencer par un avertissement concernant la structure, qui est le thème de cette rencontre. Il peut arriver que vous voyiez se produire des erreurs, des confusions, des usages de plus en plus approximatifs de cette notion, et je pense qu'il y aura bientôt une sorte d'engouement autour de ce mot. Pour moi, c'est différent, car j'utilise ce terme depuis bien longtemps déjà – depuis le début de mon enseignement.

Méconnaissances

La raison pour laquelle certains aspects de ma position ne sont pas mieux connus est que je ne m'adresse qu'à un public très spécial, à savoir des psychanalystes. Là résident quelques difficultés bien particulières, parce que les psychanalystes savent vraiment quelque chose de ce dont je leur parle, et cette chose est particulièrement difficile à supporter pour quiconque pratique la psychanalyse. Le sujet n'est pas chose simple pour les psychanalystes, qui ont quelque chose à voir avec le sujet proprement dit. Dans ce cas, je souhaite éviter les malentendus, les *méconnaissances*, liées à ma position. Je suis ici obligé d'utiliser le mot français de *méconnaissance*, car il n'a pas d'équivalent en anglais. La méconnaissance implique précisément le sujet dans sa signification – et l'on m'a également prévenu qu'il n'était pas aisé de parler du « sujet » devant un auditoire anglophone. La méconnaissance, ce n'est pas de *méconnaître* ma subjectivité. Ce qui est précisément en question ici, c'est le statut du problème de la structure.

L'inconscient pris aux mots

Lorsque j'ai commencé à enseigner quelque chose à propos de la psychanalyse, j'ai perdu une partie de mon public, car j'avais perçu bien longtemps auparavant ce simple fait, que quand on ouvre un livre de Freud, et notamment les textes qui traitent à proprement parler de l'inconscient, on peut être absolument certain – ce n'est pas une probabilité, mais bien une certitude – de tomber sur une page où il ne s'agit pas seulement d'une question de mots – naturellement, dans un livre, il y a toujours des mots, de nombreux mots imprimés –, mais de mots qui sont l'objet même à travers lequel on cherche un moyen d'aborder l'inconscient. Même pas le sens des mots, mais les mots dans leur chair, dans leur aspect matériel. Une grande part des spéculations de Freud portent sur des jeux de mots dans un rêve, ou des lapsus, ou sur ce qu'en français on nomme calembour, homonymie, ou encore sur la division d'un mot en plusieurs parties dont chacune revêt un sens nouveau après le découpage.

L'inconscient structuré...

C'est un fait curieux à noter, même si dans ce cas ce n'est pas absolument prouvé, que les mots sont le seul matériau de l'inconscient. Cela n'est pas prouvé, mais c'est probable. En tout état de cause, je n'ai jamais dit que l'inconscient était un assemblage de mots, mais que l'inconscient est précisément *structuré*. Je ne crois pas qu'il existe un tel mot en anglais, mais il est nécessaire d'utiliser ce terme, étant donné que l'on parle de structure.

... comme un langage

L'inconscient est structuré comme un langage. Qu'est-ce que cela veut dire ? À proprement parler, c'est une redondance, car pour moi, *structuré* et *comme un langage* veulent dire exactement la même chose. *Structuré* veut dire mon discours, mon vocabulaire, etc., ce qui est exactement la même chose qu'un langage. Et ce n'est pas tout. Quel langage ? Plutôt que moi-même, ce sont mes élèves qui se sont donné beaucoup de mal pour donner un sens différent à cette question, et pour chercher la formule d'un langage réduit. Quelles sont les conditions minimales, se sont-ils interrogés, nécessaires à la constitution d'un langage ? Peut-être seuls quatre signifiants, quatre éléments signifiants, suffisent-ils. Il s'agit là d'un curieux exercice, basé sur une erreur totale, comme j'ai l'intention de vous le démontrer au tableau dans un instant.

Le langage que parlent les gens

Parmi les philosophes présents à mon séminaire parisien il y en a eu aussi, pas très nombreux, mais quelques-uns, qui depuis se sont aperçus qu'il n'était pas question d'un *sous-langage* ou d'un *autre* langage, des mythes par exemple ou des phonèmes, mais bien du langage. Il est incroyable de voir la peine que tous se sont donnée pour déplacer la question. Les mythes par exemple n'entrent pas pour nous en considération en tant que tels, pour la raison qu'ils sont également structurés comme un langage, et quand je dis *comme un langage*, cela ne veut pas dire comme une espèce particulière de langage, comme par exemple le langage mathématique, le langage sémiotique ou le langage cinématographique. Le langage est le langage, et il n'y en a qu'une seule sorte : le langage concret – le français ou l'anglais par exemple – que parlent les gens. La première chose à poser dans ce contexte est qu'il n'y a pas de métalangage. Car il est nécessaire que tous les soi-disant métalangages vous soient présentés à l'aide du langage. On ne peut pas donner un cours de mathématiques en utilisant simplement des lettres au tableau. Il est toujours nécessaire de parler dans un langage ordinaire, celui qui est compris.

La question du sujet

Le fait que le matériau de l'inconscient soit un matériau linguistique, ou *langagier* comme nous disons en français, ne suffit pas à expliquer pourquoi l'inconscient est structuré comme un langage. La question que l'inconscient soulève est un problème qui touche en son point le plus sensible la nature du langage, c'est-à-dire la question du sujet. Le sujet ne peut être simplement identifié avec le locuteur ou le pronom personnel dans une phrase. En français, l'énoncé est exactement la phrase, mais il y a de nombreux

énoncés dans lesquels il n'y a pas d'indice de celui qui l'énonce. Quand je dis *Il pleut*, le sujet de l'énonciation ne fait pas partie de la phrase. En tous cas, il y a là une difficulté. Le sujet ne peut pas toujours être identifié à ce que les linguistes nomment un *shifter*.

L'inconscient, c'est des pensées

La question face à laquelle nous met la nature de l'inconscient est, en peu de mots, que quelque chose, tout le temps, pense. Freud nous a appris que l'inconscient, c'est avant tout des pensées, et que ce qui pense est barré de la conscience. Cette barre a de nombreuses applications, elle offre de nombreuses possibilités par rapport au sens. La principale est qu'il s'agit réellement d'une barrière, une barrière qu'il est nécessaire de sauter ou de traverser. C'est important, parce que si je ne mets pas l'accent sur cette barrière, tout va bien pour vous. *Ça vous arrange*, comme nous disons en français. En effet, s'il n'y a pas la barrière et que quelque chose pense à l'étage du dessous ou au sous-sol, les choses sont simples – la pensée est toujours là, et tout ce dont on a besoin, c'est d'avoir un peu conscience de la pensée que l'être vivant pense naturellement, et tout va bien. Si tel était le cas, la pensée serait préparée par la vie pensant naturellement, un peu comme l'instinct par exemple. Si la pensée est un processus naturel, alors l'inconscient est sans difficulté. Mais l'inconscient n'a rien à voir ni avec l'instinct, ni avec un savoir primitif, ni avec la préparation de la pensée dans un quelconque sous-sol. C'est une pensée avec des mots, avec des pensées qui échappent à votre vigilance, à votre état d'attention. La question de la vigilance est importante. C'est comme si un démon jouait à un jeu avec votre attention. La question est de trouver un statut précis à cet autre sujet qui est exactement le type de sujet que nous pouvons déterminer en prenant le langage comme point de départ.

L'inconscient, c'est Baltimore au petit matin

Quand je préparais cette petite conférence pour vous, c'était le petit matin. De la fenêtre je pouvais voir Baltimore, et c'était un moment très intéressant. Il ne faisait pas encore complètement jour, et le néon d'une enseigne lumineuse m'indiquait l'heure à chaque changement de minute. Bien entendu il y avait beaucoup de circulation et je me suis fait la remarque qu'exactement tout ce que je pouvais voir, mis à part quelques arbres au loin, était le résultat de la pensée, de pensées activement pensantes, où la fonction jouée par les sujets n'était pas totalement évidente. En tous les cas, le soi-disant *Dasein*, en tant que définition du sujet, était présent sous la forme de ce spectateur plutôt intermittent, en fading. La meilleure image pour résumer l'inconscient, c'est Baltimore au petit matin.

L'objet perdu

Où est le sujet ? Il est nécessaire de poser le sujet comme un objet perdu. Plus précisément, cet objet perdu est le support du sujet, et souvent c'est quelque chose de bien plus abject qu'il ne vous plairait à considérer. Dans certains cas, c'est quelque chose qu'on fait, comme tous les psychanalystes le savent, ainsi que bon nombre de personnes ayant été psychanalysées. C'est pourquoi beaucoup de psychanalystes préfèrent revenir à une psychologie générale, comme nous enjoint de le faire le président de la Société psychanalytique

de New York. Mais je ne peux pas changer les choses, je suis psychanalyste, et si quelqu'un préfère s'adresser à un professeur de psychologie, c'est son affaire.

Structure et unité

La structure, puisque nous parlons de psychologie, n'est pas un terme utilisé par moi seul. Pendant longtemps, les penseurs, les chercheurs et même les inventeurs concernés par la question de l'esprit, ont au fil des années mis en avant l'idée d'unité comme le trait le plus important et le plus caractéristique de la structure. Conçue comme quelque chose qui est déjà présent dans la réalité de l'organisme, la structure est une évidence. L'organisme, quand il est arrivé à maturité, est une unité, et fonctionne comme telle. La question devient plus complexe quand cette idée d'unité est appliquée à la fonction de l'esprit, parce que l'esprit n'est pas en lui-même une totalité, mais ces idées, sous la forme d'unité intentionnelle, étaient à la base, comme vous le savez, de ce que l'on appelle le mouvement phénoménologique.

La vie à la dérive

On peut en dire autant en physique, et aussi en psychologie avec l'école dite de la *Gestalt* et la notion de *bonne forme*, dont la fonction était par exemple de réunir une goutte d'eau avec d'autres idées plus complexes, et les grands psychologues, et même les psychanalystes, sont pleins de l'idée de la *personnalité totale*. Dans tous les cas, c'est toujours l'unité comme unifiante qui est mise au premier plan. Je n'ai jamais compris cela, car si je suis psychanalyste, je n'en suis pas moins homme, et en tant que tel, mon expérience m'a prouvé que la principale caractéristique de ma vie d'humain, et j'en suis sûr, de celle des personnes présentes ici – si quelqu'un ne partage pas cette opinion, j'espère qu'il lèvera la main – est que la vie est quelque chose, comme on dit en français, qui va à la *dérive*. La vie suit le cours de la rivière, touchant la rive par moments, s'attardant parfois ici ou là, sans rien comprendre – et c'est le principe de l'analyse que personne ne comprend rien de ce qui arrive. L'idée de l'unité unifiante de la condition humaine m'a toujours fait l'effet d'un mensonge scandaleux.

De l'unité unifiante à l'unité dénombrable

Nous pouvons essayer d'introduire un autre principe pour comprendre ces choses. Si nous essayons rarement de comprendre les choses du point de vue de l'inconscient, c'est parce que l'inconscient nous dit quelque chose qui est articulé en mots. Peut-être convient-il de chercher leur principe. Je vous suggère de considérer l'unité sous un autre angle. Non pas une unité unifiante, mais l'unité dénombrable : un, deux, trois.

L'acte de compter

Après quinze ans d'enseignement, j'ai appris à mes élèves à compter au plus jusqu'à cinq, ce qui est difficile – quatre est plus facile – et ils ont compris jusque-là. Mais ce soir, permettez-moi de m'en tenir à deux. Bien sûr nous avons ici affaire à la question du

nombre entier, et, comme je pense que bon nombre d'entre vous le savent, la question des nombres entiers n'est pas simple. Compter, bien évidemment, n'est pas difficile. Il suffit d'avoir, par exemple, un certain nombre de séries et une correspondance biunivoque. Ainsi, il est vrai qu'il y a dans cette pièce autant de gens assis que de sièges. Mais il est nécessaire d'avoir une collection composée de nombres entiers pour constituer un nombre entier, également appelé nombre naturel. Un tel nombre est bien sûr en partie naturel, au sens où nous ne comprenons pas pourquoi il existe. Le fait de compter n'a rien d'empirique, et il est impossible de déduire l'acte de compter de seules données empiriques. Hume a essayé, mais Frege a parfaitement démontré l'ineptie d'une telle tentative.

Le un-en-plus

La vraie difficulté réside dans le fait que chaque nombre entier est une unité en lui-même. Si je prends deux comme une unité, les choses sont très plaisantes, par exemple les hommes et les femmes – l'amour, plus l'unité. Mais après un moment ça se termine. Après ces deux-là, il n'y a personne, un enfant peut-être, mais c'est d'un autre niveau, et passer au trois est une tout autre affaire. Quand vous essayez de lire les théories des mathématiciens concernant les nombres, vous trouvez la formule qui leur sert de fondement à toutes, $(n+1)$. C'est cette question du un-en-plus qui est la clé de la genèse des nombres. Au lieu de cette unité unifiante que constitue le deux dans ce premier cas, je propose que vous considériez la genèse numérique réelle du deux.

La genèse du nombre

Il est nécessaire que ce deux constitue le premier entier qui n'est pas encore né en tant que nombre avant l'apparition du deux. Vous avez rendu cela possible, car le deux est là pour accorder l'existence au premier un. Mettez deux à la place de un, et vous verrez ensuite apparaître le trois à la place du deux. Ce que nous avons ici est ce que j'appelle la marque. Vous avez déjà quelque chose qui est marqué ou quelque chose qui ne l'est pas. C'est avec la première marque qu'apparaît le statut de la chose. C'est exactement ainsi que Frege explique la genèse du nombre. La classe qui est caractérisée par le fait de n'avoir aucun élément est la première classe. Vous avez une classe à la place de zéro. Après quoi, il est aisé de comprendre comment la place de un devient la seconde, qui fait la place de deux, de trois, et ainsi de suite.

La répétition

La question du deux est pour nous la question du sujet, et là nous atteignons un fait de l'expérience analytique, dans la mesure où le deux ne complète pas le un pour faire le deux, mais doit répéter le un pour lui permettre d'exister. Cette première répétition est la seule répétition nécessaire pour expliquer la genèse du nombre, et une seule répétition est nécessaire à la constitution du statut du sujet. Le sujet inconscient est quelque chose qui tend à se répéter, mais seule une répétition de ce type est nécessaire à sa constitution.

La mêmété de la marque

Cependant, penchons-nous plus précisément sur ce qui est nécessaire au deuxième pour répéter le premier afin d'obtenir une répétition. On ne peut répondre trop rapidement à cette question. Si vous y répondez trop vite, vous direz qu'il est nécessaire qu'ils soient les mêmes. Dans ce cas, le principe du deux serait celui des jumeaux – et pourquoi pas des triplés, voire des quintuplés ? À mon époque, on apprenait aux enfants qu'on ne devait pas additionner des micros avec des dictionnaires. Mais c'est parfaitement absurde, parce que l'addition n'existerait pas si nous ne pouvions additionner des micros et des dictionnaires ou, comme l'écrit Lewis Carroll, des choux-fleurs et des rois. La mêmété n'est pas dans les choses, mais dans la marque qui rend possible d'additionner des choses sans considération de leurs différences. La marque a pour effet d'effacer la différence, et c'est là la clef de ce qui arrive au sujet, au sujet inconscient dans la répétition.

La différence numérique

Quand ce sujet répète quelque chose de particulièrement significatif, vous savez que le sujet est là, dans cette chose obscure que nous appelons parfois trauma, parfois plaisir exquis. Qu'est-ce qui se passe ? Si la *chose* existe dans cette structure symbolique, si ce trait unaire est décisif, alors le trait de mêmété est là. Pour que la *chose* recherchée soit ici en vous, il est nécessaire que le premier trait soit effacé, car le trait lui-même est une modification. C'est l'effacement de toute différence, et dans ce cas, sans le trait, la première *chose* est tout simplement perdue. La raison de cette insistance sur la répétition est que, par essence, la répétition en tant que répétition de la mêmété symbolique est impossible. Dans tous les cas, le sujet est l'effet de cette répétition dans la mesure où elle nécessite le fading, l'oblitération du premier fondement du sujet, raison pour laquelle le sujet, statutairement, est toujours présenté comme une essence divisée. J'insiste sur le fait que le trait est identique, mais qu'il n'assure la différence qu'en termes d'identité – non par effet de mêmété ou de différence, mais par la différence d'identité. C'est facile à comprendre. Comme on dit en français, *je vous numérote* – je donne à chacun un numéro, et cela assure le fait que vous êtes différents numériquement, mais rien de plus.

Le huit inversé

Que pouvons-nous proposer à l'intuition pour montrer que le trait peut être trouvé dans quelque chose qui est à la fois un ou deux ? Observez le diagramme suivant, que j'appelle huit inversé, d'après une figure bien connue. Vous voyez que, dans ce cas de figure, la ligne peut être considérée comme une seule ou bien comme deux lignes. Ce diagramme peut être considéré comme la base d'une sorte d'inscription essentielle à l'origine, dans le nœud qui constitue le sujet.



Les surfaces de la coupure

Cela va bien au-delà de ce que vous pourriez penser de prime abord, car vous pouvez chercher le type de surface capable de recevoir de telles inscriptions. Peut-être pouvez-vous voir que la sphère, ce vieux symbole de totalité, ne convient pas. Un tore, une bouteille de Klein, une surface en *cross-cap*, peuvent recevoir une telle coupure. Et cette diversité est très importante, car elle explique bien des choses quant à la structure de la maladie mentale. Si l'on peut symboliser le sujet au moyen de cette coupure fondamentale, de la même façon on peut montrer qu'une coupure sur une surface de type tore correspond au sujet névrosé, et sur un *cross-cap* à un autre type de maladie mentale. Je ne vous expliquerai pas cela ce soir, mais, pour terminer cette conférence difficile, je dois encore vous apporter la précision suivante.

Des nombres aux signifiants

Je n'ai pris en compte que le début de la série des nombres entiers, car c'est un point intermédiaire entre le langage et la réalité. Le langage est constitué par le même type de traits unaires dont je me suis servi pour expliquer le un et le un-en-plus. Mais ce trait n'est pas, dans le langage, identique au trait unaire, puisque dans le langage nous avons une collection de traits différentiels. En d'autres termes, nous pouvons dire que le langage est constitué par un ensemble de signifiants – par exemple, *ba*, *ta*, *pa*, etc. –, un ensemble qui est fini. Chaque signifiant est capable de soutenir le même processus quant au sujet, et il est très probable que le processus des entiers ne soit qu'un cas particulier de cette relation entre signifiants. La définition de cette collection de signifiants est qu'ils constituent ce que j'appelle l'Autre.

Le paradoxe de Russell

La différence fournie par l'existence du langage est que chaque signifiant (au contraire du trait unaire du nombre entier) est, dans la plupart des cas, non identique à lui-même – précisément parce que nous avons une collection de signifiants, et que dans cet ensemble, un signifiant peut ou non se désigner lui-même. C'est bien connu, et c'est le principe du paradoxe de Russell. Si vous prenez tous les éléments qui ne sont pas membres d'eux-mêmes, ($x \neq x$), l'ensemble que vous constituez avec de tels éléments vous mène à un paradoxe qui, comme vous le savez, débouche sur une contradiction. Pour le dire simplement, cela veut dire que, dans un univers de discours, rien ne contient tout, et ici vous vous retrouvez à nouveau face à la faille qui constitue le sujet.

Le sujet entre perte et manque

Le sujet est l'introduction d'une perte dans la réalité, et pourtant rien ne peut introduire cela, étant donné que, par définition, la réalité est aussi pleine que possible. La notion d'une perte est l'effet produit par l'instance du trait, qui est ce qui, par l'intervention de la lettre, détermine des places – disons a_1 , a_2 , a_3 –, places qui sont des espaces, pour un manque. Quand le sujet prend la place du manque, une perte est introduite, et c'est là la définition du sujet. Mais pour l'inscrire, il est nécessaire de le définir dans un

cercle, que j'appelle l'altérité, celui de la sphère du langage. Tout ce qui est langage provient de cette altérité, et c'est pourquoi le sujet est toujours cette chose évanouissante qui court sous la chaîne des signifiants.

La définition d'un signifiant

En effet, la définition d'un signifiant est qu'il représente un sujet, non pas pour un autre sujet, mais pour un autre signifiant. C'est là la seule définition possible du signifiant en tant qu'il diffère du signe. Le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, alors que le signifiant est quelque chose qui représente le sujet pour un autre signifiant. La conséquence en est que le sujet disparaît, exactement comme dans le cas des deux traits unaires, en même temps que sous le second signifiant apparaît ce que l'on nomme sens ou signification. Et ensuite, en série, apparaissent les autres signifiants, ainsi que d'autres significations.

Le sujet du désir et l'objet (a)

La question du désir est que le sujet évanouissant aspire à se retrouver par le biais d'une sorte de rencontre avec cette chose miraculeuse définie par le fantasme. Dans sa quête, il est soutenu par ce que j'appelle l'objet perdu, que j'évoquais au début de mon intervention – qui est une chose terrible pour l'imagination. Ce qui est produit et maintenu ici, et que dans mon vocabulaire j'appelle l'objet petit *a*, est bien connu de tous les analystes, étant donné que toute la psychanalyse est précisément fondée sur l'existence de cet objet si particulier. Mais la relation de ce sujet barré avec cet objet *a* est la structure toujours retrouvée dans le fantasme qui soutient le désir, dans la mesure où le désir n'est que ce que j'ai désigné sous le terme de métonymie de toute signification.

Le sujet de la jouissance

Dans cette brève intervention, j'ai tenté de vous montrer quelle est la question de la structure au sein de la réalité psychanalytique. Je n'ai toutefois rien dit des dimensions telles que l'imaginaire ou le symbolique. Il est bien sûr absolument essentiel de comprendre comment l'ordre symbolique peut pénétrer le *vécu*, *lived experience*, de la vie psychique, mais ce soir je ne peux vous présenter une telle explication. Prenez en compte, malgré tout, que ce qui est à la fois le moins connu et le plus certain des faits concernant ce sujet mythique est la phase sensible de l'être vivant – cette chose insondable, capable de faire expérience de ce temps entre la naissance et la mort, capable de parcourir tout le spectre de la douleur au plaisir, en un mot ce qu'en français nous appelons *le sujet de la jouissance*.

Enjoy Coca-Cola

Quand je suis venu ici ce soir, j'ai vu sur une petite enseigne lumineuse le slogan *Enjoy Coca-Cola*. Cela m'a rappelé qu'il n'existe pas à ma connaissance de terme anglais pour désigner précisément l'énorme poids de sens que véhicule en français le mot *jouissance*, ou en latin *fruor*. J'ai regardé la définition du verbe *jouir* dans le dictionnaire, et j'ai trouvé *posséder, utiliser*, mais ce n'est pas du tout ça. Si l'être vivant est un tant soit peu pensable, c'est avant tout en tant que sujet de la jouissance.

La barrière du plaisir

Seulement, cette loi psychologique que nous appelons le principe de plaisir, mais qui n'est que le principe de déplaisir, est prompte à créer une barrière à toute jouissance. Si je jouis un peu trop, je commence à ressentir de la douleur, et je modère mes plaisirs. L'organisme semble fait pour éviter le trop de jouissance. Nous serions sans doute aussi tranquilles que des huîtres si ce n'était cette organisation curieuse qui nous force à faire voler en éclats la barrière du plaisir, ou peut-être nous fait seulement rêver de la faire voler en éclats.

Le sens de la vie

Tout ce qui est élaboré par la construction subjective à l'échelle du signifiant dans sa relation à l'Autre, et qui est enraciné dans le langage, n'existe que pour permettre au désir sous toutes ses formes d'approcher, de tester cette sorte de jouissance interdite qui est le seul sens valable offert à notre vie.

Note éditoriale. – Il s'agit d'une communication de Jacques Lacan faite au Symposium International du Johns Hopkins Humanities Center à Baltimore (USA), sous le titre : « *Of Structure as an Inmixing of an Otherness Prerequisite to Any Subject Whatever* ». Elle est parue dans *The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The structuralist Controversy*, dirigé par R. Macksey et E. Donato, Baltimore et Londres, *The Johns Hopkins Press*, 1970, p. 186-195. J'ai établi ce texte sous toute réserve, en cédant à l'insistance amicale de la revue *La Cause du désir*, qui m'a fait bénéficier d'un très utile travail préparatoire effectué par Esther Segalen et Russell Grigg. — *Jacques-Alain Miller*

La conférence de Baltimore fut l'un des premiers travaux de Lacan accessible en langue anglaise. Je me souviens que c'est le premier texte de Lacan que j'ai lu – et même si, à l'époque, je ne l'avais pas bien compris, cette rencontre a marqué le début d'une aventure qui m'a rapidement mené à Paris et à une vie passée à travailler à la psychanalyse lacanienne.

Ce texte est la transcription d'une intervention donnée dans le cadre d'une conférence organisée à la Johns Hopkins University de Baltimore, du 18 au 21 octobre 1966, en partenariat avec l'École Pratique des Hautes Études, à laquelle participèrent également Roland Barthes, Jacques Derrida, Jean Hyppolite ou encore Tzvetan Todorov. Nous sommes au moment où le structuralisme de Lacan est en pleine mutation. Alors même qu'il développe, pour son auditoire, la thèse selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, il est clair que sa pensée se dirige vers la structure à l'aune des mathématiques et de la logique.

Russell Grigg

Lacan fut invité en octobre 1966 à un symposium international sur le structuralisme à la Johns Hopkins University de Baltimore (Maryland). La veille de son intervention, il prit la parole dans la visée de préparer son auditoire à l'entendre et mentionna son désaccord avec le philosophe et sociologue Lucien Goldmann. Ce dernier venait d'évoquer le sujet comme unité unifiante, dans une proximité conceptuelle avec le sujet de la connaissance. De ceci dériverait l'unité du sujet de l'action, Goldmann donnant l'exemple de deux hommes qui portent une table et qui deviennent un seul et même sujet unis dans leur action commune.

Tandis qu'il peaufinait sa conférence pour le lendemain dans sa chambre d'hôtel, il arriva à Lacan la même aventure. Ayant eu le vif désir de déplacer la table sur laquelle il travaillait pour l'installer devant la fenêtre, il appela le *bellman* de l'hôtel. Il s'agissait du groom et celui-ci expliqua à Lacan qu'il n'acceptait pas de déménager quoique ce soit. Au final et dans un délai fort raisonnable, Lacan obtint ce qu'il voulait de la part de la gouvernante qui fut appelée.

Lacan interroge : où est le sujet de cette petite histoire ? Est-ce lui-même qui désire ardemment que la table soit déplacée devant la fenêtre et qui échoue en s'adressant à la mauvaise personne ? Non pas, ce que Lacan souligne, c'est qu'ici il n'est pas sujet, mais subjectivité marquée du sceau de l'impatience. En psychanalyse, le statut du sujet est relatif au langage. Au Nouveau Monde, c'est le sujet d'un discours où chacun s'offre théoriquement à vous aider, mais où il est impossible d'obtenir de l'aide, souligne Lacan. Le sujet dont il s'agit n'est ni intra ni extra subjectif. Il est dans l'intervalle, il court sous la chaîne signifiante.

Dans l'intervention que nous vous présentons dans une traduction inédite, Lacan regarde maintenant à travers la fenêtre. Le spectacle de Baltimore au petit matin s'offre au sujet évanescant dont le support est le regard comme objet perdu. C'est la formule du fantasme.

Laura Sokolowsky